

Le Galepin

- ROUGE -

n°25 - 1^{er} décembre 2019



Vilhelm HAMMERSHOI

sommaire du n°25

CETTE PHOTO-CI

. *L'atelier d'écriture* 2

VAGABONDAGES LITTÉRAIRES

. *L'éternel printemps*, M.Pautrel 3

. *L'homme bonsaï*, F.Bernard/F.Roca 4

ROMAN GRAPHIQUE

. *L'obsolescence programmée de nos sentiments*,
Zidrou, A. de Jongh 5

ROMANS ADOS

. *Le choix d'Adélie*, C.Cuenca 7

POÉSIE

. *De l'amour courtois à la grivoiserie* 8

MON CINÉMA D'ARRÊT DÉCÈS

. *13 novembre 2019*, Raymond Poulidor 11

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

. *Hé! Petit! On s'est bien marré!* 12

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Il est temps de faire court* 14

ARTS PLASTIQUES

. *Tourner le dos à la scène avec Vilhelm Hammarshoi* 15



Chauffe, Marcel!

CETTE PHOTO-CI



L'ATELIER D'ÉCRITURE

Il y a toujours ce moment-là : le premier mot de la première consigne. On a pris une page blanche – “une double page blanche, précise l'animateur, pour ne pas être influencé par ce qui est écrit à gauche. D'ailleurs je vous conseille de n'écrire que sur les pages de droite et de réserver la gauche pour les corrections, les ajouts et les compléments d'information” - bon, on le sait, ça va être un chiant. On est là pour la journée, 10h-12h30 14h-“jusqu'à plus soif”. Comment on est arrivé là? Toujours la même histoire, que l'on a racontée en début de séance quand l'animateur nous a demandé de préciser nos attentes: “Jean-Claude, pourquoi vouloir vous y mettre à 78 ans?” On a d'abord voulu détendre l'atmosphère en disant qu'à 78 ans il y a pas mal de choses à quoi l'on doit se mettre - un silence - comme baver en avalant sa soupe ou trembloter tellement qu'on se fout le troisième whisky sur le pantalon. Il a de l'humour, l'animateur: il a fait semblant de sourire. Non, plus sérieusement, ce sont les enfants qui poussent. D'un seul coup, aux abords de la cinquantaine, ils se demandent ce qu'on faisait avant de les avoir et - l'argument est imparable - “Tu comprends, Noah et Ambre ils seront contents de savoir”... On a promis, c'est pour ça qu'on est là. Pour apprendre à trouver les premières phrases. “Bien, dit l'animateur, Paul me donne l'idée de la première consigne. Nous irons la chercher chez le plus grand intimiste du siècle dernier, Marcel Proust...” Qui ça? Jamais lu! Il prend le feutre rouge et écrit sur le paper-board “Longtemps je me suis couché de bonne heure.” “On l'écrit sur la page de gauche, alors, Patrick?” a fait Jeanne, la plus jeune d'entre nous, la plus aguichante aussi. Regard profond de Patrick avant de répondre, grandiose, en se frappant le cœur: “On l'écrit là”. J'ai beau être assez ignare en matière de livres, je connais l'histoire de l'officier allemand qui demande à un passant où est la Place de l'Étoile. Jeanne a rosé de plaisir, elle aurait fait une belle collabo... “Écrivez la phrase qui pourrait résumer votre vie.” “On a droit à combien de mots?” demande quelqu'un. “Ni trop peu ni trop” répond finement le gars. Pas si bête finalement, parce que ça me donne l'idée: “J'ai vécu ni trop peu ni trop.” Ça vaut bien Proust, non?

Roger Wallet ♦

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

A participé à ce numéro :

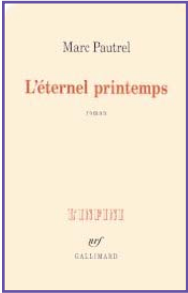
Michel Deshayes, Hemmel, Anaïs Labbaye,
Rémi Lehallier, Sylvie Van Praët

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

«L'ÉTERNEL PRINTEMPS»



Je n'avais jamais lu Marc Pautrel. Il a la cinquantaine et a publié une dizaine de romans depuis 2009, déjà dans cette collection «*L'infini*» dirigée par Sollers.

Dans ce court roman (cent petites pages), il ne se passe rien...

Rien qu'elle – jamais nous ne saurons son prénom. Elle qu'il rencontre chez des amis mais que personne ne lui présente. Elle n'est *pas particulièrement attirante, ni l'inverse, tout juste étrange, différente*. Elle est libraire en livres anciens, près des quais de la Seine. Lui est écrivain. Tous deux aiment parler. C'est ce qui les rapproche jusqu'à les rendre inséparables.

Il remarque ce soir-là qu'elle *replacé d'une main la large mèche qui barre son front et dans la seconde suivante des deux mains elle lisse ses cheveux au-dessus des oreilles* [p.16]. Ce geste le touche tout autant que leur conversation et leurs rires. Il va ponctuer le récit : *Elle sourit, elle passe ses mains dans ses cheveux, mèche longue sur le front puis mèches courtes au-dessus des oreilles* [p.21] ; ... *le front barré de sa grande mèche dans laquelle elle passe ses doigts à chaque minute avec ce mouvement réflexe adorable dont je ne me lasse pas, la main droite coiffant la mèche puis ses deux mains lissant les cheveux au-dessus de ses oreilles...* [p.60] ; ... *elle se recoiffe fréquemment en riant, replaçant sa mèche et lissant ses tempes...* [p.85] ; *Elle recoiffe sans arrêt sa grande mèche grise...* [p.108] Quel homme faut-il être pour ne pas se lasser de ce geste, pour contempler ainsi la même femme avec ce bonheur sans cesse renouvelé ? Amoureux, bien sûr. Mais plus qu'en amour : en dévotion. Je sais, je l'ai été.

Je la connais, cette femme capable de ressentir elle aussi le bonheur des visites, des promenades, des dîners, des conversations, sans jamais dire le mot qui les jette-

rait l'un contre l'autre, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre. Moi non plus je ne prononçais pas le mot, ni son prénom, je l'appelais B. Je l'appelle B. Parce que ne pas dire son prénom c'est la maintenir à jamais étrangère, c'est la préserver. C'est pouvoir en rêver.

Au fil des pages cette femme se dévoile pourtant. Elle rit et parle beaucoup pour cacher ses angoisses : *C'est une malade imaginaire et cependant joyeuse. Une femme excessivement inquiète mais d'un naturel très gai* [p.27]. Une intimité se crée entre eux, qui n'ira jamais jusqu'à ce qu'ils s'invitent l'un chez l'autre, ni baiser, ni caresse... *« de peur d'entamer l'été, ou le bonheur, je ne sais pas, cette chose si ténue, ce presque-rien qui palpète bleu, là, au creux de la main »* aurait écrit Éric Holder. Elle sait qu'il est amoureux, alors pourquoi ne pas céder ? *Elle se sait désirée et c'est tout ce qui compte pour elle. Elle veut gagner quelques secondes encore, accroître le temps restant, tendre vers l'éternité* [p.109].

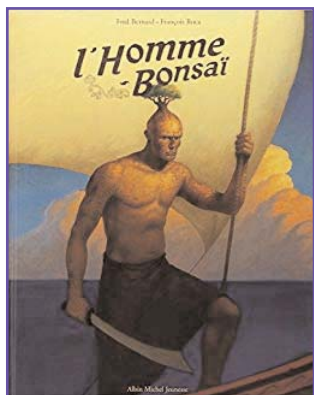
Le texte est incroyablement précis sur les attitudes, les gestes, les menus riens devant lesquels on le sent silencieux, totalement conquis, dans cet état surréel que romprait inévitablement le premier contact des peaux. *« Il suffirait de presque rien pour que je te dise Je t'... »*, la chanson m'est venue en tête dès la deuxième page. Elle ne m'a pas quitté des cent suivantes même si, ici, c'est elle qui est plus âgée. *La différence d'âge a maintenant disparu, elle s'est rajeunie et je me suis vieilli. Chacun se tient l'un en face de l'autre, en équilibre tel un funambule sur son fil d'acier, et le vide n'est plus un danger... Tout autour, le vent, le soleil, le moindre parfum, le moindre bruissement de feuilles, le moindre pépiement d'oiseau, nous soutiennent pour toujours.* [fin]

Rémi Lehallier ♦



Gallimard, 2019.

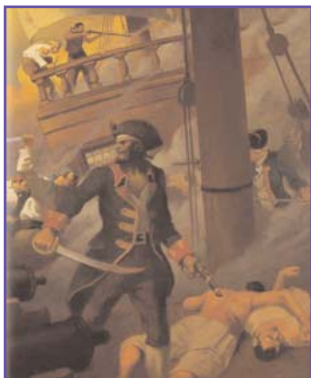
«L'HOMME BONSAÏ»



Je sais: Fred Bernard et François Roca sont des auteurs et illustrateurs jeunesse mais ça ne veut pas dire “que jeunesse”. La preuve...

“Entre récit maritime et tragédie, entre cruauté et imaginaire, ils nous content une bien étrange histoire, celle d’un homme, Amédée le Potier, enrôlé de force sur le navire du capitaine Stroke. Devenu le souffre-douleur, il est finalement abandonné sur un rivage de la mer de Chine. Après l’univers des pirates, le récit bascule dans le fantastique et l’extraordinaire, puisque très lentement, un arbre pousse sur la tête d’Amédée. Recueilli par des pirates chinois, Amédée est soigné, sa tête est cultivée, se transformant en butin de guerre. L’homme-arbre effraie tous les équipages pour mieux les piller, même le féroce capitaine Stroke n’y résiste pas. Mais les Chinois abandonneront cet homme-arbre en pleine mer. Devenu arbre-bonsaï, Amédée contera son histoire au capitaine O’Murphy, avant de lui demander de mettre fin à ses jours...” (Ricochet)

Le récit emprunte au conte merveilleux et à la fable écologique. Un récit qui, évidemment, par ces temps, parle à chacun mais sans didactisme appuyé, sans message délivré. Une vie, simplement...

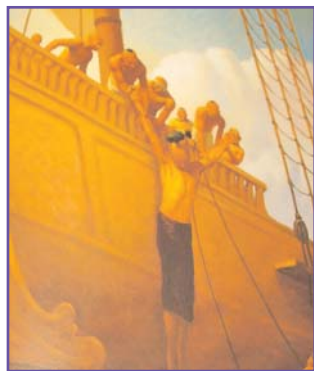


Lorsque je les avais rencontrés, l’un et l’autre, au Salon du Livre Jeunesse de Beaugency, ils avaient justement insisté sur la dimension “onirique” de leurs livres qu’ils voyaient trop souvent “gauchis” vers la “bien-pensance” de l’heure en matière d’ “écologie responsable façon Ségolène Royal” – qui est un sommet de crétinitude en la matière.

Le texte de Fred Bernard occupe les pages de gauche, les images de François Roca sont pleine page à droite.

Le texte est dans un registre soutenu, non en termes techniques liés à la marine mais la syntaxe même est exemplaire, parfois y affleurent des termes d’un récit conté par une voix. Peu de dialogues, sauf quand ils offrent un raccourci qui allège le récit.

Les images de François Roca sont dans un registre sombre, comme la couverture, même les (rares) blancs



n’incendent pas. Ce filtre à lui seul donne le climat. Il y a toujours plusieurs plans de lecture, les arrières étant aussi soignés que les premiers. La dernière image: un ciel noir et tourmenté – une nuit de mauvais rêve

– un trois-mâts file au ras de l’eau cependant que le bateau du Potier, devant lui, est pris d’un incendie qui dévore le grand arbre par les racines. L’incandescence du pied monte en une fumée qui passe par les oranges puis les bruns pour se confondre presque, dans le haut de la page, avec le bleu-noir des nuages.

C’est un conte qui ne se soucie pas de distiller une “morale”. Il nous embarque dans un climat irréel, comme le sont ces temps de pirates, et s’en tient à ses personnages. Une “petite” histoire perdue dans la grande Histoire...

Anaïs Labbaye ◆

ZIDROU/A. DE JONGH

« L'OBSOLENCE PROGRAMMÉE DE NOS SENTIMENTS »

Un homme et une femme, autour de la soixantaine, vont découvrir une histoire vraiment inattendue.



Cette habitude que j'ai maintenant de commenter une lecture m'oblige à une rigueur mensuelle qui parfois me préoccupe: de quel bouquin vais-je parler, que vais-je dégoter dans ma bibliothèque municipale?... Bref parfois l'appréhension du vide!

Ce roman-ci m'a attiré par sa couverture, je n'imaginais pas à quel point il me parlerait!

Le titre me paraît un peu long et pour tout avouer pas très clair, mais néanmoins explicite quand même. Avec cette pluie automnale et son blues de Toussaint avant les olympiades des paquets cadeaux, ce bouquin m'a bien plu.

Le récit est introduit par une ambiance mortifère: la première page est composée de deux planches: la vieille maman est morte, sa fille la regarde désemparée « *Il aura fallu neuf mois à la Mort avant de se décider à la prendre.* »



C'est au cours de cette épreuve qu'on prend conscience que notre tour est arrivé: on devient l'aieul(e)! normalement, le prochain défunt sera soi-même.

L'histoire se déroule de nos jours, dans les Hauts-de-France, pas loin de Lens puisqu'un des deux personnages, Ulysse, est un supporter du mythique stade Bollaert qui abrite le club de foot et sa sociologie familiale si particulière. Hasard du calendrier, ce samedi 23/11/19 le Racing Club de Lens observe une longue minute de calme et silence en l'honneur de Daniel Leclerq (décédé la veille) surnommé *le Druide*; il fut joueur et entraîneur du club.

Je ne suis pas un aficionado du foot, mais je dois reconnaître que l'engouement des supporters dans les tribunes est assez contagieux!

Ulysse a 59 ans, il a été mis en pré-retraite, c'est un « dégraissé ». C'est aussi ce que je nomme un « cabossé de la vie ». Il est veuf et il ne lui reste qu'un enfant trop occupé par son boulot...



On n'est pas dans le glauque mais simplement dans une ordinaire réalité sociale.

« Devenez vieux, c'est un métier d'avenir. »

Elle, Méditerranée, fut un beau brin de fille, elle fit même la couverture du journal « Lui », elle n'a pas d'enfant par choix.



Le scénariste, Zidrou, aborde cette difficulté du vieillissement dans une société qui valorise le sens de la vie, où l'on doit toujours être en forme, paraître! Mais la réalité est amère, on se retrouve souvent désemparé(e) avec les écrans, la technologie qui évolue à un tel rythme que cela nous décourage...

Et puis il y a l'évolution de nos corps avec notre esprit qui a du mal à suivre...

Malgré ce tableau peu enthousiasmant, la dessinatrice Aimée de Jongh réussit un travail très juste et réaliste. Les couleurs sont douces. Les scènes d'amour sur des pages purement visuelles illustrent l'abandon qu'ils connaissent.



« Elle les met en scène sans détour. »

Mick Léonard, internaute

Certains commentaires reprochent à Zidrou d'être très productif...

Je ne le connaissais pas, je trouve qu'il traite lucidement cette étape de vie pas toujours aussi gaie qu'on voudrait nous la vendre avec ce concept maintenant accrocheur de « sylver économie ».

Je préfère cette histoire au projet d'aller s'ennuyer dans un camping-car, mais il en faut pour tous les goûts!



Michel Deshayes ♦

Dargaud, 2018.

«LE CHOIX D'ADÉLIE»
CATHERINE CUENCA



J'ai pris l'habitude ces derniers temps de chercher des livres oubliés, ces livres qui «ne sortent plus», disent les bibliothécaires. Serrés entre d'autres plus prometteurs aux yeux des lecteurs adolescents, ils restent sur les étagères. C'est l'un de cela qui m'a touchée par sa force et sa qualité narrative.

«*Le choix d'Adélie*» de Catherine Cuenca a aujourd'hui six ans puisqu'il fut édité en 2013.

C'est un livre que l'on a envie de raconter parce qu'il est clair et précis, émouvant et juste dans le ton. Il est comme ces histoires que des femmes très vieilles marmonnaient il y a peu de temps encore avant que toutes disparaissent. Ma grand-mère fut de celles-ci.

Alors sans trahir le plaisir futur d'un lecteur ou d'une lectrice, je ne résiste pas à l'envie de vous en dire quelques mots.

Adélie, fille aînée d'une famille bourgeoise lyonnaise a décidé de suivre des études de médecine et nous sommes en 1913. On lui passe «cette tocade» car après tout en société on peut se glorifier de la réussite de cette aînée quand la seconde se préoccupe uniquement de toilettes et se prépare à travailler dans la mode.

Adélie rencontre Antonin, lui aussi inscrit dans une école de médecine; elle en tombe éperdument amoureuse jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'il traîne les gargottes et les filles «faciles».

Dans toute la première partie du roman la narratrice nous emmène des maisons bourgeoises aux mœurs étriquées aux «traboules» typiquement lyonnaises où les enfants jouent dans la rue.

Quand la guerre de 1914 éclate, Adélie est sur le point de céder au chantage de ses parents : soit elle se marie avec cet homme ennuyeux qui travaille à la banque avec son père, soit ils ne lui paieront plus ses études.

Elle s'engage alors comme infirmière à la Croix-Rouge.

Dans la deuxième partie du roman c'est toute l'horreur de la guerre de 1914 à laquelle on assiste par les yeux d'Adélie qui soigne, panse mais aussi assiste les mourants. Ce sont les traumatismes, les infirmités qui touchent tant d'hommes. Sur le front elle retrouvera Antonin.

Ce sont aussi les larmes et la peur permanente des femmes restées à attendre.

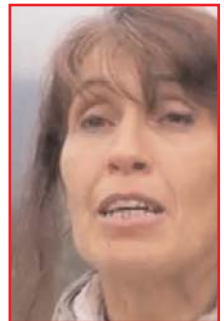


C'est un roman ancré dans l'histoire à plusieurs titres: celle d'une bourgeoisie toute-puissante et méprisante, d'une génération de femmes sacrifiées au nom de la morale, de l'épouvante devant les atrocités vaines subies par les hommes au front.

Catherine Cuenca ne laisse pas le choix au lecteur du parti à prendre et c'est tant mieux.

Sylvie VAN PRAËT ♦

Éd Oskar 2013. Catherine Cuenca



DE L'AMOUR COURTOIS À LA GRIVOISERIE



P R O M E T T R E
EST UN, ET TENIR EST
UN AUTRE.

Préambule : Il est recommandé de lire cette rubrique en écoutant quelques notes d'une sonate pour clavecin de Scarlatti.

«Mignonne, allons voir si la rose...» (Ah! Ah!)...

Un petit coup de blues? Un besoin de retourner aux sources? Que sais-je encore... Bref, j'ai eu envie de me replonger dans l'Amour Courtois; vous savez, ces textes de Charles d'Orléans, Marie de France, Thibaut de Champagne, Bernard de Ventadour, j'en passe et des meilleurs... Mais, de la courtoisie, on passe vite à la grivoiserie! Au départ de ma rubrique, je voulais, décollant de l'amour courtois, atterrir sur le tarmac de la poésie humaniste, voire révolutionnaire. Mais la grivoiserie a fait son œuvre et j'ai décidé de faire étape en cours de vol. Faut dire que j'ai découvert de petites pépites, la poésie n'est-ce-pas, aussi, jouer avec les mots et les vers?

Par exemple, cet auteur picard du XIX^{ème} siècle, connu pour d'autres textes... ou encore George Sand (enfin, il paraît). On rit, on s'amuse, on jubile! Je terminerai par un petit jeu qui devrait vous ravir, gentes dames et gentils damoiseaux. Amusez-vous (Je pourrais dire «Dieu reconnaîtra les siens», mais ce n'est pas mon genre... Plutôt «Je connais des esprits mal placés qui...»).

Tout d'abord, ce texte de notre ami picard :

Les gens sont des brebis

Guillot passait avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant:
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office;
En appuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle:
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,
J'ai grand regret et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

*Contes et nouvelles en vers par Monsieur de
La Fontaine. À Amsterdam chez Pierre
Brunel, sur le Dam à la bible d'or, 1709*

Puis George Sand?

Je suis très émue de vous dire que j'ai
bien compris l'autre soir que vous aviez
toujours une envie folle de me faire
danser. Je garde le souvenir de votre
baiser et je voudrais bien que ce soit
là une preuve que je puisse être aimée
par vous. Je suis prête à vous montrer mon
affection toute désintéressée et sans cal-
cul, et si vous voulez me voir aussi
vous dévoiler sans artifice mon âme
toute nue, venez me faire une visite.
Nous causerons en amis, franchement.
Je vous prouverai que je suis la femme
sincère, capable de vous offrir l'affection
la plus profonde comme la plus étroite
en amitié, en un mot la meilleure preuve
dont vous puissiez rêver, puisque votre
âme est libre. Pensez que la solitude où j'ha-
bite est bien longue, bien dure et souvent
difficile. Ainsi en y songeant j'ai l'âme
grosse. Accourez donc vite et venez me la
faire oublier par l'amour où je veux me
mettre.

*(D'abord attribué à Georges Sand, il semblerait que ce poème ait été écrit par des amis le jour de son enterrement)***

De Paul Adam* **Ce poème naïf** (la clef de lecture se trouve à la fin du poème) :

La première fois quand je l'ai vue
J'ai tout de suite remarqué son regard
J'en étais complètement hagard

Dans ce jardin du Luxembourg
Je me suis dit : Faut que je l'aborde
Pour voir si tous deux on s'accorde

J'ai déposé mon baluchon
Alors j'ai vu tes gros yeux doux
L'en suis dev'nu un peu comme fou

Quand je t'ai dis que tu me plaisais
Que j'aimerais bien te revoir
Tu m'as donné rendez-vous le soir

Et je t'ai dit : Oh Pénélope
Que tu étais une sacrée belle fille
Que je t'aimerais toute ma vie

Quand dans ce lit de marguerites
Tu m'as caressé doucement la tête
Ma vie entière est une fête

Et sous les regards de la foule
J'ai posé ma main sur ta main
Vous voyez bien que ce n'est pas malsain

À l'ombre des eucalyptus
Je t'ai dit : Je veux que tu me suives
Je te sentais d'humeur lascive

Alors comme ça dans les tulipes
Tu m'as fait une petite promesse
Gage d'affection et de tendresse

Si notre amour devait céder
Je n'aurais plus qu'à me faire prêtre
Je ne pourrais jamais m'en remettre

Car si un jour notre amour rouille
Je m'en mordrai très fort les doigts
Chérie vraiment je n'aime que toi

(Vous prenez le dernier mot de chaque deuxième vers et vous le remplacez par un mot qui rime avec le dernier mot du premier vers, compris?)

* **Paul Adam** (1862-1920) est un écrivain très prolifique (plus de trente œuvres, romans, essais ou nouvelles). Nationaliste et partisan de Boulanger, il soutint les troupes pendant la guerre de 14-18. Mais surtout, il s'insurgea contre la misère de l'époque et fit l'éloge de Ravachol. Sa statue trône dans les jardins du Trocadéro. Certains le comparèrent à Balzac.

PS : « *La poésie est une chose trop sérieuse, pour être confiée uniquement à des poètes.* » Marc-Antoine DUPOIGNET (1789-1870).

Mario Lucas ◆

** Complétons le texte de George Sand par cette invite de Musset :

Quand je mets à vos pieds un éternel hommage,
Voulez-vous qu'un instant je change de visage ?
Vous avez capturé les sentiments d'un cœur
Que pour vous adorer forma le créateur.
Je vous chéris, amour, et ma plume en délire
Couche sur le papier ce que je n'ose dire.
Avec soin de mes vers lisez les premiers mots,
Vous saurez quel remède apporter à mes maux.

Et la réponse finale de George :

Cette insigne faveur que votre cœur réclame
Nuit à ma renommée et répugne à mon âme.



George Sand



A. de Musset



Paul Adam

Et, à ce point de réflexion sur la sensualité de la poésie, il serait inconvenant de ne pas citer ce chef-d'œuvre absolu qui date du XVII^{ème} siècle et fut écrit par l'abbé Gabriel-Charles de Lattaignant. Certes il n'avait pas vraiment la vocation et faillit même se marier. Mais il reprit ses esprits, se fit ordonner prêtre à 46 ans, avant de reprendre à Paris sa joyeuse vie de poète et chansonnier – il ajouta huit couplets à «*J'ai du bon tabac*»!, c'est dire. L'âge venant, il se retira chez les *Frères de la doctrine chrétienne*. Il y mourut, sans aucun doute saintement, à 82 ans.



Le Mot et la Chose

Madame quel est votre mot
Et sur le mot et sur la chose
On vous a dit souvent le mot
On vous a fait souvent la chose

Ainsi de la chose et du mot
Vous pouvez dire quelque chose
Et je gagerais que le mot
Vous plaît beaucoup moins que la chose

Pour moi voici quel est mon mot
Et sur le mot et sur la chose
J'avouerais que j'aime le mot
J'avouerais que j'aime la chose

Mais c'est la chose avec le mot
Mais c'est le mot avec la chose
Autrement la chose et le mot
À mes yeux seraient peu de chose

Je crois même en faveur du mot
Pouvoir ajouter quelque chose
Une chose qui donne au mot
Tout l'avantage sur la chose

C'est qu'on peut dire encore le mot
Alors qu'on ne fait plus la chose
Et pour peu que vaille le mot
Mon Dieu c'est toujours quelque chose

De là je conclus que le mot
Doit être mis avant la chose
Qu'il ne faut ajouter au mot
Qu'autant que l'on peut quelque chose

Et que pour le jour où le mot
Viendra seul hélas sans la chose
Il faut se réserver le mot
Pour se consoler de la chose

Pour vous je crois qu'avec le mot
Vous voyez toujours autre chose
Vous dites si gaiement le mot
Vous méritez si bien la chose

Que pour vous la chose et le mot
Doivent être la même chose
Et vous n'avez pas dit le mot
Qu'on est déjà prêt à la chose

Mais quand je vous dis que le mot
Doit être mis avant la chose
Vous devez me croire à ce mot
Bien peu connaisseur en la chose

Eh bien voici mon dernier mot
Et sur le mot et sur la chose
Madame passez-moi le mot
Et je vous passerai la chose



Alors que j'attendais patiemment le dernier jour du mois pour me mettre à l'écriture de cette page (il ne s'agirait pas de passer à côté de défunts épataants, morts sottement le 31!), j'ai finalement renoncé à mon trépassé de la vingt-cinquième heure et j'ai décidé d'effectuer un retour en arrière, admettant à contrecœur que j'avais attendu pour rien ! Car le 13 novembre dernier Raymond Poulidor nous quittait. Un homme dont le nom me ravissait quand j'étais gosse: "Poulie d'Or !" C'était merveille que d'entendre sonner un nom pareil et c'était évidemment la promesse annoncée d'un coup de pédale inégalable. Sa disparition fut une nouvelle fois l'occasion d'encenser les "éternels seconds", ceux qui ratent, ceux qui essayent en vain, ceux qui veulent mais ne peuvent pas... Il en serait l'inventeur et de surcroît, il fut assigné au rôle pendant cinquante ans et le restera sans doute longtemps. Mais, oh ! Les gars ! Vous oubliez un peu vite que Poulidor a remporté 189 courses professionnelles, dont son second Paris-Nice l'année de ses 37 ans. 189 victoires sur un vélo, c'est davantage que Jacques Anquetil, qui n'est allé que jusqu'à 184, suivi de près par Laurent Jalabert avec 176 succès. Tandis que Fausto Coppi s'est arrêté à 150 et Louison Bobet à 122. Non mais ! Évidemment, à côté d'eux il y a eu quelques ogres dans ce milieu: Bernard Hinault avec 215 victoires, Roger de Vlaeminck 257 et l'ogre suprême, Eddy Merckx avec 445 succès. Poulidor, même s'il ne termine que second (eh oui !) sur le podium des victoires françaises derrière Hinault, allait quand même un peu plus vite qu'on voudrait nous le faire croire. Le mythe de l'éternel second est une assez jolie construction destinée à justifier nos foirades et nos insuffisances. Un modèle auquel s'identifier, en même temps qu'il dessine une forme singulière de fausse modestie à la française: "On a perdu. Mais à peine... et on était les meilleurs !" Poulidor, qui savait mieux que personne qu'il avait gagné bien davantage que la plupart de ses collègues de travail, a accepté avec bonhomie cette image de loser, ravalant probablement l'envie qu'il pouvait avoir d'exhiber ses réussites et d'envoyer aux pelotes – et au peloton – les thuriféraires du gagne-petit.

Sa *poupoularité*, selon le mot d'Antoine Blondin, vient de là: modestie, obstination et fatalité heureuse. Poulidor incarnait la mythologie du perdant valeureux, entretenue dans nos petites têtes par les défaites de Suède en 1958 et de Séville en 1982. Ce mythe a été fichu en l'air par la bande à Zidane en 98. Depuis lors, c'est vaincre ou passer pour l'idiot inutile. Il n'est que de voir le parcours et la finale d'une autre bande à Zidane en 2006, qui comptent pour du beurre et ne laissent aucune place au bonheur béat d'avoir presque gagné ! Heureusement, reste Poulidor et son image de loser essentialisé qui nous rendra encore et toujours de précieuses services. Cette idée a donné du tonus il y a deux semaines à un commentateur politique, qui a pensé pouvoir faire le parallèle entre Poulidor et Jacques Chirac. Deux types dont l'annonce du décès a créé une compassion populaire inédite. Deux hommes dont la popularité posthume est au zénith des amours françaises en raison des échecs qu'on leur attribue. Mais faut pas pousser mémère dans les bordures: Poulidor gagnait, lui.

Michel Lalet 

13 NOVEMBRE 1887 – BLOODY SUNDAY

Ceux d'entre nous qui ont la mémoire irlandaise se souviennent du 30 janvier 1972 où un bataillon de parachutistes de l'armée britannique a tiré à balles réelles sur une manifestation pacifique, essentiellement constituée de catholiques nord-irlandais. Bilan 14 morts, autant de blessés sévères, dont certains écrasés par les engins blindés. Ce Bloody Sunday de Bogside a constitué un nouveau point de départ meurtrier au conflit nord-irlandais. Mais il y a un autre Bloody Sunday, fondateur des mémoires irlandaises et britanniques. Celui-là s'est déroulé le 13 novembre 1887 au cœur de Londres, à deux pas de Trafalgar Square. Il s'agissait d'une manifestation pacifique d'ouvriers qui réclamaient une amélioration de leurs conditions de vie et qui, au passage, protestaient contre la politique en Irlande. Cette politique irlandaise menée par le premier ministre Salisbury, autrement nommé Robert Arthur Talbot Gascoyne-Cecil marquis de Salisbury, consistait à faire voter et à entasser des *Coercion Acts*, de bien nommés dispositifs visant à renforcer le maintien de l'ordre dans l'île.

La crise économique touchait l'ensemble du Royaume-Uni depuis quinze ans, avec des effets extrêmes en Irlande. Le chômage provoqua des disettes, une émigration massive et un exode rural généralisé. En conséquence, les manifestations ouvrières se multipliaient dans tout le royaume. Le 13 novembre 1887, dix-mille personnes venant des diverses avenues convergèrent vers Trafalgar Square où 2.000 policiers et 400 soldats les attendaient. Ils chargèrent hommes, femmes et enfants, faisant au moins trois morts et plusieurs centaines de blessés.

13 NOVEMBRE 354 NAISSANCE D'UN BERBÈRE

Du temps de sa splendeur le vieil Empire Romain se fichait comme d'une guigne de l'origine géographique de ses ressortissants, au moins autant qu'il se fichait de leurs croyances, religions et autres marottes sociales. Quand le petit Aurélius Augustinus vient au monde à Thagaste (l'actuelle Souk Ahras en pays berbère) cet Empire déclinant garde la même approche et se fiche complètement de savoir si cet individu est Berbère ou seulement citoyen romain. Impossible de résumer l'apport d'Augustin d'Hippone – par la suite nommé Saint Augustin – à la pensée de l'Occident: il y faudrait un million de Calepins et un autre million ne serait-ce que pour rendre compte des débats, disputes et controverses auxquelles il prit part. Saint Augustin était, paraît-il, un redoutable rhéteur en même temps qu'un écrivain remarquable, faisant du latin une langue légère, fluide, souple et simple. Sa culture première était celle des auteurs latins et en particulier de Cicéron qu'il admirait. Sa conversion au christianisme est tardive. Quand il découvre la Bible, il est stupéfait. Il témoigne de sa déception pour cet écrit et fastigie ses *généalogies bancales, ses épisodes tirés par les cheveux, et ses histoires pénibles voire salées...*

Pour Augustin la Bible doit se lire comme une allégorie et non littéralement. Retenons qu'il inventa la notion du JE, lançant un pont entre Platon (*connais-toi toi-même*) et Descartes (*ergo sum*). Il exerça une considérable influence sur la Réforme avec sa notion de trinité intérieure *la mémoire, l'intelligence et la volonté*, faisant appel à la responsabilité de l'Homme. Des approches résolument novatrices même si elles échappent encore aujourd'hui à nombre de personne éprises de religion.

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

HÉ, PETIT ! ON S'EST BIEN MARRÉ !

Putain! Pour sûr qu'on s'est bien marré!
Non?

Mais si... Regarde, on a fait des trucs super marrants. Vider les océans de leurs habitants à nageoires par exemple, c'était pas fastoche, mais avec un petit effort... Et puis, rappelle-toi : on est allé se faire chier en famille sur des îles paradisiaques, dans des gros avions qui consomment à chaque voyage le volume d'une piscine olympique en kérosène. Pas mal, non? On a bouffé des mangues, des avocats, des framboises en hiver, qui ont pris le même chemin au prix d'un tas d'autres piscines de kérosène. On a aussi bouffé des bananes, mais c'est pas pareil, vu qu'elles poussent sur des territoires de chez nous. Ça consomme moins de pétrole quand ça vient de chez nous... Et tu te souviens, on a bequeté des jolies tomates bien rouges, bien rondes et pas mal dégueu en toutes saisons. Mais elles étaient jolies, rien à redire. On s'est débarrassé de quatre-vingt pour cent des sales bêtes qui piquent, qui criquêtent et qui volent en faisant zonzon dans nos oreilles. Pas de bol pour les piafs et les fleurs et les arbres... mais bien joué quand même! On a acheté des tas de trucs que sitôt achetés sitôt balancés. On a couvert de bitume les terres à blé, ou à légumes, ou à moutons sur lesquelles on a posé de jolis hangars en taule, avec tout ce qu'il faut dedans pour pouvoir renouveler nos stocks de trucs à jeter dès qu'on les a achetés. Pas à dire, nous sommes drôlement industriels, drôlement organisés, vachement malins et très forts côté construction! Non, vraiment : on s'est bien marré!

Mais méfie-toi : il y en a qui ne rigolent pas. Ils veulent qu'on arrête tout. Heureusement, nous sommes assez nombreux pour freiner leurs efforts. C'est qu'on n'a pas du tout envie que quelqu'un nous pique nos jouets, nos poubelles, nos objets obsolètes. Tu te demandes ce qu'on peut faire? C'est simple : on met en place des dirigeants qui n'y croient pas une seconde. Des types qui ne sont pas d'accord avec l'idée qu'on risque de trébucher dans une gigantesque décharge placée au milieu d'un océan qui monte. Des types qui défendent l'idée qu'on est bien trop petits, bien trop faibles pour être responsables des changements annoncés. Des gars qui nous rappellent que seul Dieu pourrait avoir cette force-là! Qu'il a fait la terre et le ciel. Que c'était un boulot de titan. Ce n'est pas faux de dire que nous, pauvres rigolos, on n'est pas outillé pour défaire ce que Dieu a fait. D'ailleurs,

qui sont-ils, ces jeteurs de mauvais sort qui s'acharnent à nous ruiner le moral? Des apostats ou quoi? Payés par qui? Ils veulent nous empêcher de continuer de rigoler? Et puis, est-ce vraiment vrai tout ça?

Mais bon, je suis d'accord avec toi : il se trouve qu'on est sept milliards de tout petits crétiens sans force et sans pouvoir, mais avec des tas de poubelles à balancer dans la nature, des tas d'îles paradisiaques à visiter, des tas de tomates rondes et dégueu à boulotter. Alors oui, oui... Tu as raison sur un point : ça commence à se voir. Même si sur les sept milliards, il y en a facile la moitié qui joue petit bras question consommation débridée! Mais crois-moi, ils ne demandent qu'à pouvoir faire comme les copains! L'énorme machine technologique, industrielle, financière qui approvisionne nos appétits se charge de la promotion globalisée des objets de tous nos désirs. N'oublie pas que c'est grâce à elle qu'on va améliorer le sort des onze milliards de bipèdes de demain. Merci mon Dieu. Merci pour ce que vous faites au service de tous...

Quoi qu'il en soit, il va bientôt falloir mettre pas mal de nos capacités industrielles au service de la construction des murs. Parce que selon les rabat-joie, cette belle marrade va mettre prochainement des centaines de millions de pauvres types sur les routes quand la mer, ou le sable... ou la connerie aura recouvert leurs terres. Pas sûr que ces pisse-menu de mauvais augure aient raison, mais quand même. Faut rester prudents! Des centaines de millions, ça risque de faire du popul... Ça ne t'a pas échappé que ça glapit fort dans les chaumières à chaque fois qu'on doit recevoir trente ou quarante réfugiés. Mon conseil : pour s'occuper du problème, vote pour Super-Costaud qui montre sa fermeté et ses jolis muscles idéologiques. Ça devrait nous arrêter l'invasion. Et tu t'inquiètes de l'épaisseur du mur et de la hauteur qu'il va avoir pour bloquer tous ces gens? T'inquiète. On l'a prouvé, on est des as de la construction. Et puis, ça va donner du boulot à plein de monde... Plutôt à des émigrés? Ah! Ah! T'es un marrant, toi aussi.

Tu veux ajouter un truc? Tu trouves incohérent qu'un gouvernement comme celui des USA qui ne croit pas à la réalité des changements qui se dessinent à gros traits s'est pourtant évertué à le construire, ce mur?

Et tu penses que ce n'est pas vraiment rationnel?

Tu n'as pas tort. Il doit seulement s'agir d'une coïncidence ou alors d'une forme profonde d'intuition.

Michel Lalet ♦

IL EST TEMPS DE FAIRE COURT *

Lecteurs, vous pensez que la rentrée littéraire s'achève avec les prix couronnant les romans de l'année. Il existe aussi des prix pour les nouvelles¹ ! À commencer par le Goncourt de la nouvelle. Ils sont plus confidentiels tant il est vrai que les auteurs de renom s'y exercent de moins en moins et qu'incontestablement les éditeurs manifestent davantage de réticence à publier un bon recueil de nouvelles qu'un roman. L'expression *nouvelle* est souvent empruntée, non sans quelque ambiguïté, comme terme générique pour désigner des textes courts. À partir de quel volume peut-on afficher la prétention d'avoir écrit un *roman*² ? Généralement, la nouvelle se cantonne dans un format qui n'excède pas les cinquante pages. C'est une école de concision pour l'écrivain. Certains auteurs en recherche de polyphonie n'hésitent pas à introduire des nouvelles au cœur d'un roman en multipliant les digressions et les récits.

Loin d'être un genre mineur, la nouvelle a connu son heure de gloire par le passé. D'Honoré de Balzac (*Contes drolatiques*) à Gustave Flaubert (*Trois contes*), de Victor Hugo (*Claude Gueux*) à Stendhal (*Chroniques italiennes*), d'Alfred de Musset à Barbey d'Aureville (*Les Diaboliques*), de George Sand (*Nouvelles*) à Zola (*Contes à Ninon*), en passant par Maupassant (*Les contes de la Bécasse*) il n'est guère de romancier d'importance qui n'ait écrit de nouvelles, et même de recueil de nouvelles en revendiquant l'expression équivoque de *conte*³. De grands écrivains depuis se sont exercés aux textes courts⁴. Car selon Baudelaire, la nouvelle « *a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, qui peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par le tracés des affaires et le soin des intérêts mondains. L'unité d'impression, la totalité d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte (c'est sans doute un défaut) vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue.* »

L'avènement de cette forme littéraire est officiellement attesté au milieu du XIV^{ème} siècle avec le *Décameron* de Boccace dont alors le réalisme satirique et l'immoralité licencieuse font le succès. On me souffle que comme beaucoup de fleurs ou de fruits, elle proviendrait d'Orient. Bâdi-al-Zamâne al-Hamadhani, auteur iranien du X^{ème} siècle, passe pour être l'inventeur de la nouvelle, ou tout du moins son précurseur, à travers le « *maqâma* ». Quelques restes de culture classique me font dire que des pans entiers des poèmes homériques ou de la Bible inséreraient des nouvelles. Il est patent qu'au cours des siècles,

la nouvelle, en devenant un genre littéraire, a fait évoluer les modalités narratives. C'était au Moyen Âge de petites histoires édifiantes, les « *exemplums* », récits prêchant la morale distribués gratuitement dans la rue, cela devint bientôt des « *canards* »⁵, racontant des faits divers comme des vols, des tromperies, ou des meurtres ; l'esprit gaulois des fabliaux s'en mêlant, la fiction prit le pas. Et depuis que l'on a cessé d'écrire des contes de fées, le genre du conte et celui de la nouvelle se conjuguent jusqu'à se confondre fréquemment. L'effet de concision les rapproche. Leurs modalités de communication sont comparables dans le face-à-face entre un conteur et son public ou un narrateur et son lecteur. Lorsque la nouvelle s'affiche comme conte on y retrouve aisément tous les critères de la nouvelle réaliste : peu de personnages, intrigue resserrée, narrateur unique, chute à la fin, laquelle donne l'illusion de la vraisemblance. De même dans nombre de nouvelles réalistes, quelques éléments fantastiques s'apparentent au conte, sans revendiquer pour autant le thème fantastique. Difficile de délimiter la frontière, je dirais sans le confirmer que le conte s'appuie sur une tradition plus orale que la nouvelle. Comme le suggère Tournier, « *Archétypes noyés dans l'épaisseur d'une affabulation puérile, grands mythes travestis et brisés qui ne prêtent pas moins leur puissante magie à une historiette populaire, tel est sans doute le secret du conte, qu'il soit oriental, féerique ou fantastique.* »

Pour faire court, la différence réside dans ce que la raconterie auprès du feu avec *Ma mère L'Oye* et le conte se termine souvent par une moralité ; quant à la nouvelle, par une chute. Et que les premières phrases de la nouvelle anticipent la clôture.

La nouvelle exploite généralement les veines apparemment opposées du réalisme et du fantastique mais il n'est guère de thèmes qu'elle n'aborde, guère de chemins qu'elle n'emprunte. Auteurs, la liberté d'écriture qu'elle procure devrait vous inciter à plus de considération à son égard. Lecteurs impatientes, pressés ou trop somnolents, rien de mieux que de lire un petit recueil de nouvelles dans les transports en commun ou avant de se coucher.⁶

1. Ces principaux prix littéraires sont le prix Goncourt de la nouvelle, le prix Boccace, le Prix Védriaris.

2. *La Princesse de Clèves* fut considérée comme une nouvelle au XVII^{ème} siècle.

3. Cela ne se limite nullement à la France : en témoignent, entre autres, Hoffmann, Edgar Poe, Henry James, Herman Melville, Pouchkine, Gogol, Tchekhov, et bien d'autres.

4. Sartre, Marcel Aymé, Vian, Sarraute... Kafka, Buzzati...

5. Ces derniers ont donné aujourd'hui le mot désignant familièrement le journal.

6. Et si vous voulez mêler roman et nouvelles, sachez que le lauréat du Goncourt 2019, Jean-Paul Dubois, est aussi un grand auteur de nouvelles. L'un de mes titres favoris est précisément « *Vous aurez de mes nouvelles* » (1991).

TOURNER LE DOS À LA SCÈNE AVEC VILHELM HAMMERSHØI

Il n'y a eu, depuis 2007 en Europe, que trois expositions de la peinture de Vilhelm Hammershøi, ce qui est déjà davantage que durant tout le vingtième siècle!⁽¹⁾ Qui est ce peintre, loué à son époque par Rainer Maria Rilke et qui influença Karl Dreyer, Danois comme lui, qui appréciait ses œuvres? Un grand oublié, très manifestement! Né en 1864 Vilhelm Hammershøi va suivre, dans ce monde de la peinture agité de tous les mouvements qui firent la modernité du XX^e siècle, le chemin d'un dinosaure. Quand la couleur éclabousse les toiles de ses contemporains, il restreint sa palette à une gamme de gris, de bruns, de blancs. Quand les paysages grouillent de vie, il les représente vides de toute présence humaine. Quand émerge l'abstraction, il peaufine plus encore les portraits. Quand la jeune peinture danoise s'enthousiasme du plein air (rendu possible pour toute l'Europe par les tubes de peinture et leurs bouchons que l'on peut transporter avec soi!), il s'enferme dans son appartement, qu'il représente souvent gris, vide, crépusculaire...

Ce qui restera sans doute le plus marquant chez Hammershøi, ce sont ses portraits, le plus souvent de sa femme, faits toujours dans cet appartement net, vide, rangé... et de dos.

Il semble bien qu'aujourd'hui Hammershøi retrouve un attrait et une visibilité médiatique – à défaut d'être de nouveau exposé⁽²⁾ – qu'il n'a pas connue de son vivant. Est-ce le vide qu'il se plaît à montrer? Est-ce cette représentation des êtres vivants, tournant résolument le dos à ceux qui les regarderaient?

Assistant il y a peu à un spectacle de notre si estimée chanson française, j'ai reçu une révélation absurde en même temps qu'une réponse à la question que me posait ce soudain revirement de l'intérêt porté à

Hammershøi. La petite foule qui s'était pressée à ce concert n'avait semblait-il d'autre préoccupation que de sautiller sur place tandis que le groupe sur scène s'évertuait à témoigner de son indignation contre ceci, cela, le reste... bref, une veine classique de la chanson française qui demande en général à ce que l'on prête un minimum d'attention aux textes qui sont toujours porteurs de significations revendicatrices!

Mais tout aussi singulier, ceux qui, fatigués de sautiller ou qui, après tout, ne sont pas des sautilleurs dans l'âme, tournaient résolument le dos à la scène. N'aimaient-ils pas ce qu'ils y voyaient? Tout au contraire. Ils se plaçaient de dos aux musiciens pour pouvoir faire des selfies, c'est-à-dire des photos d'eux-mêmes, sur lesquelles, en arrière plan, figurerait le groupe qu'ils étaient venus applaudir. C'est-à-dire qu'à la fois, ils recueillaient une image d'un groupe pour lequel ils avaient certainement la plus grande admiration (l'entrée était sévèrement payante!) et la leur, attestant à l'intention des réseaux planétaires de leur présence en ces lieux, ici et maintenant!

Pour revenir à Hammershøi, on aura noté que tous les portraits de femmes qu'il a réalisés (si je mets de côté ceux qu'il fit de sa propre mère) n'ont en réalité qu'un seul modèle: Madame Hammershøi, son épouse!

Ainsi, tourner le dos à ceux que l'on aime ne signifie plus qu'on est en froid avec eux. Tout au contraire. Et Hammershøi le signifiait déjà au XIX^e siècle: il s'agit assurément de la manifestation contemporaine la plus aboutie de l'amour et de l'admiration. Ce qui ouvre des perspectives grandioses à nombre d'entre nous!

Hemmel ♦



1. La plus récente a eu lieu de mars à juillet 2019 au Musée Jacquemart-André à Paris.

2. Il n'y a pas à ma connaissance de nouvelle exposition programmée des œuvres de Vilhelm Hammershøi. Si les choses devaient changer, vous pouvez compter sur Les Calepins pour vous en avvertir!